

GÉRARD DE NERVAL

aurélia



**Lachenal
& Ritter**

23 ET 25 QUAI VOLTAIRE, PARIS 7

Aurélia

Gérard de Nerval



Lachenal & Ritter, Paris, 1985

Exporté de Wikisource le 05/04/2019

TABLE DES MATIÈRES

AURÉLIA

PRÉFACE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LES SOURCES D'AURÉLIA

UN ROMAN À FAIRE

LETTRES À AURÉLIA

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

Gérard de Nerval, de son vrai nom Gérard Labrunie, n'a pas trente-trois ans lorsqu'il connaît, le 23 février 1841, une première crise de folie. Le 9 novembre, il écrit à Mme Alexandre Dumas :

« Il [Dumas] vous dira que j'ai recouvré ce que l'on est convenu d'appeler raison, mais n'en croyez rien. Je suis toujours et j'ai toujours été le même et je m'étonne seulement que l'on m'ait trouvé *changé* pendant quelques jours du printemps dernier. L'illusion, le paradoxe, la présomption sont toutes choses ennemies du bon sens, dont je n'ai jamais manqué. Au fond, j'ai fait un rêve très amusant, et je le regrette ; j'en suis même à me demander s'il n'était pas plus *vrai* que ce qui me semble seul explicable et naturel aujourd'hui. Mais

comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaguer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'avoir *été malade*, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et même à ma véracité. Avoue ! avoue ! me criait-on, comme on faisait jadis aux sorciers et aux hérétiques, et pour en finir, je suis convenu de me laisser classer dans une *affection* définie par les docteurs et appelée indifféremment théomanie ou démonomanie dans le Dictionnaire médical. À l'aide des définitions incluses dans ces deux articles, la science a le droit d'escamoter ou réduire au silence tous les prophètes et voyants prédits par l'Apocalypse, dont je me flattais d'être l'un ! Mais je me résigne à mon sort, et si je manque à ma prédestination, j'accuserai le docteur Blanche d'avoir subtilisé l'esprit divin. »

En 1852, Gérard de Nerval se plaint de douleurs à la tête. Au printemps de 1853, il est soigné dans la clinique du docteur Dubois pour cyclothymie ; il en sort pour reprendre ses promenades à travers Paris et le Valois. Le 15 août, *Sylvie* paraît dans la *Revue des Deux Mondes* et, le 27, Nerval est interné

dans la maison de santé du docteur Blanche à Passy. Les crises de délire violent succèdent aux moments de répit. Dans sa chambre, qui donne sur le jardin, au milieu des objets et meubles personnels dont il a pu s'entourer, il commence à écrire *Aurélia*. En décembre, le sonnet *El Desdichado* paraît dans *Le Mousquetaire* :

*Ma seule étoile est morte, — et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.*

En janvier 1854 paraissent *Les Filles du Feu*. Le 27 mai, Gérard de Nerval quitte la maison du docteur Blanche pour un dernier voyage en Allemagne ; il réintègre « sa chambre » au début du mois d'août et termine *Aurélia*, dont la première partie paraît le 1^{er} janvier 1855 dans la *Revue de Paris* (il en a corrigé les épreuves). Le 26 janvier à l'aube, on trouve Nerval pendu dans un recoin de la rue de la Vieille-Lanterne. Quelques jours plus tard, le 15 février, paraît la seconde partie d'*Aurélia*, avec des « lacunes qu'il avait l'habitude de faire disparaître sur les épreuves », précise la revue. C'est ce texte de la *Revue de Paris* que nous publions ici, sans les retouches et ajouts de l'édition posthume de Gautier et Houssaye. Signalons que *Les Manuscrits d'Aurélia* ont été publiés en fac-similé par Jean Richer, Les Belles-Lettres, en 1972. « *Je résolu de fixer le rêve et d'en connaître les secrets.* » Le récit, magnifique, est précis, limpide et parfaitement organisé. L'écriture frappe par sa sobre beauté, son élégance, sa netteté. Dans *Aurélia*, Nerval tourne le dos aux procédés du romantisme, et c'est à la source du rêve et de sa *déraison* qu'il puise les éléments de la création poétique. Démarche moderne, qui conduisit André Breton et Philippe Soupault à envisager de nommer leur mouvement

surnaturalisme. Œuvre exceptionnelle sur tous les plans, troublante histoire d'une folie lucide, quête spirituelle de l'esprit divin, perdu et retrouvé, et quête de la femme aimée dans une descente aux enfers, *Aurélia* est tout cela, qui enthousiasma les surréalistes. C'est la proclamation du *Voyant* qui, avant Rimbaud, découvre, explore et libère l'inconnu, l'Autre, les autres Je car Je est triple, pour tenter de les rejoindre et dépasser ainsi son destin.

« ...*Je me mis à chercher dans le ciel une étoile, que je croyais connaître, comme si elle avait quelque influence sur ma destinée. L'ayant trouvée, je continuai ma marche en suivant les rues dans la direction desquelles elle était visible, marchant pour ainsi dire au-devant de mon destin, et voulant apercevoir l'étoile jusqu'au moment où la mort devait me frapper. [...] Dans cette étoile sont ceux qui m'attendent. [...] Laisse-moi les rejoindre, car celle que j'aime leur appartient, et c'est là que nous devons nous retrouver !* »

À la suite d'*Aurélia*, le lecteur trouvera *Un Roman à Faire*, texte publié dans la revue *La Sylphide* le 24 décembre 1842, sans nom d'auteur. Les six lettres d'amour qu'il présente sont proches des « lettres à Aurélia » publiées par Gautier et Houssaye dans l'édition posthume, sous le titre *Le Rêve et la Vie*. L'une d'elles avait d'ailleurs été utilisée par Nerval dans l'*Octavie* des *Filles du Feu*. On peut en conclure raisonnablement que ce *Roman à Faire* est bien l'œuvre de Nerval. Nous reproduisons aussi, en fin de l'ouvrage, la version Sardou des *Lettres à Aurélia*, publiée en octobre 1902 dans *La Nouvelle Revue*. Elle se compose de dix-huit lettres de Gérard de Nerval adressées (?) à l'actrice Jenny Colon, dont il s'était

épris en 1835, qui se maria trois ans plus tard et mourut en 1842. Cette version, la plus complète, présente quelques répétitions et des variantes par rapport à la version Gautier et Houssaye et aux lettres manuscrites de l'ancienne collection Lovenjoul.

aurélia

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort ; un engourdissement nébuleux saisit notre pensée, et nous ne pouvons déterminer l'instant précis où le *moi*, sous une autre forme, continue l'œuvre de l'existence. C'est un souterrain vague qui s'éclaire peu à peu, et où se dégagent de l'ombre et de la nuit les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes. Puis le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces apparitions bizarres : – le monde des Esprits

s'ouvre pour nous.

Swedenberg appelait ces visions *Memorabilia* ; il les devait à la rêverie plus souvent qu'au sommeil ; l'*Âne d'or* d'Apulée, la *Divine Comédie* du Dante, sont les modèles poétiques de ces études de l'âme humaine. Je vais essayer, à leur exemple, de transcrire les impressions d'une longue maladie qui s'est passée tout entière dans mon esprit ; — et je ne sais pourquoi je me sers de ce terme maladie, car jamais, quant à ce qui est de moi-même, je ne me suis senti mieux portant. Parfois, je croyais ma force et mon activité doublées ; il me semblait tout savoir, tout comprendre ; l'imagination m'apportait des délices infinies. En recouvrant ce que les hommes appellent la raison, faudra-t-il regretter de les avoir perdues ?...

Cette *Vita nuova* a eu pour moi deux phases. Voici les notes qui se rapportent à la première.

Une dame que j'avais aimée longtemps, et que j'appellerai du nom d'Aurélia, était perdue pour moi. Peu important les circonstances de cet événement qui devait avoir une si grande influence sur ma vie. Chacun peut chercher dans ses souvenirs l'émotion la plus navrante, le coup le plus terrible frappé sur l'âme par le destin ; il faut alors se résoudre à mourir ou à vivre : — je dirai plus tard pourquoi je n'ai pas choisi la mort. Condamné par celle que j'aimais, coupable d'une faute dont je n'espérais plus le pardon, il ne me restait qu'à me jeter dans les enivremens vulgaires ; j'affectai la joie et l'insouciance, je courus le monde, follement épris de la variété et du caprice : j'aimais surtout les costumes et les mœurs bizarres des populations lointaines, il me semblait que je déplaçais ainsi les

conditions du bien et du mal ; les termes, pour ainsi dire, de ce qui est *sentiment* pour nous autres Français. — Quelle folie, me disais-je, d'aimer ainsi d'un amour platonique une femme qui ne vous aime plus ! Ceci est la faute de mes lectures : j'ai pris au sérieux les inventions des poètes, et je me suis fait une Laure ou une Béatrix d'une personne ordinaire de notre siècle... — Passons à d'autres intrigues et celle-là sera vite oubliée. — L'étourdissement d'un joyeux carnaval dans une ville d'Italie chassa toutes mes idées mélancoliques. J'étais si heureux du soulagement que j'éprouvais, que je faisais part de ma joie à tous mes amis, et, dans mes lettres, je leur donnais pour l'état constant de mon esprit ce qui n'était que surexcitation fiévreuse.

Un jour, arriva dans la ville une femme d'une grande renommée qui me prit en amitié, et qui, habituée à plaire et à éblouir, m'entraîna sans peine dans le cercle de ses admirateurs. Après une soirée où elle avait été à la fois naturelle et pleine d'un charme dont tous éprouvaient l'atteinte, je me sentis épris d'elle à ce point que je ne voulus pas tarder un instant à lui écrire. J'étais si heureux de sentir mon cœur capable d'un amour nouveau !... J'empruntais, dans cet enthousiasme factice, les formules mêmes qui, si peu de temps auparavant, m'avaient servi pour peindre un amour véritable et longtemps éprouvé. La lettre partie, j'aurais voulu la retenir, et j'allai rêver dans la solitude à ce qui me semblait une profanation de mes souvenirs.

Le soir rendit à mon nouvel amour tout le prestige de la veille. La dame se montra sensible à ce que je lui avais écrit, tout en manifestant quelque étonnement de ma ferveur soudaine. J'avais franchi, en un jour, plusieurs degrés des sentiments qu'on peut concevoir pour une femme avec apparence de sincérité. Elle